

Philosophie naturelle

Daniel S. Milo



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/21985>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 478-481

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Daniel S. Milo, « Philosophie naturelle », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], | 2013, mis en ligne le 16 juillet 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/21985>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

Philosophie naturelle

Daniel S. Milo

Daniel S. Milo, *maître de conférences*

Le trop et le n'importe quoi dans la nature et la culture

- 1 Tous mes séminaires, depuis 1998, se revendiquent de la pratique de l'*estrangement*, défini par les formalistes russes et Viktor Chklovski en particulier : « Les objets perçus plusieurs fois commencent à être perçus par une reconnaissance : l'objet se trouve devant nous, nous le savons mais nous ne le voyons plus ». Les choses reconnues sont traitées de manière automatique par le cerveau. La vocation de l'artiste est d'inverser la flèche cognitive. Il s'agit de défamiliariser, désautomatiser cet objet devenu invisible à force d'être vu.
- 2 L'année commence avec la désautomatisation de trois actes qui pour nous sont si familiers qu'on ne les note plus, alors qu'ils sont l'apanage de l'*homo sapiens* : la dichotomie ON/OFF, la précision, la projection dans le futur. Ces trois cas sont illustrés par les téléphones mobiles des participants. Sur mon instruction, et à l'unisson, ils accomplissent la résurrection des appareils en passant du OFF à ON puis du ON à OFF. Sur mon instruction, ils le font à un instant précis que je fixe à l'avance. Pour mieux comprendre le troisième miracle, celui de la projection dans l'avenir, nous examinons la notion de promesse. Question : Ai-je menti en ne tenant pas une promesse ? Par un exercice maïeutique nous parvenons à la conclusion que non, je n'ai pas menti, car le futur n'a pas de valeur de vérité, vu qu'il n'existe pas, or on ne peut pas dire le vrai ou le faux à propos du néant. Le futur est un artefact, inconnu jusqu'il y a 58 000 années (voire *L'invention de demain*, Belles Lettres, 2011).
- 3 On peut appréhender le statut à part du futur à travers la différence entre le programme annuel des séminaires de l'EHESS et l'édition d'aujourd'hui du quotidien *Libération*. Le programme de l'EHESS nous expose (nous promet) des actions qui se dérouleront dans le futur, ainsi il n'est pas concerné par la vérité ; par contre le journal, en exposant soit des faits qui se sont déroulés dans le passé, soit des conditions

présentes, est soumis au domaine de la vérité. Mais pas la rubrique « Rebonds », qui expose des opinions ; celles-ci non plus ne sont ni vraies ni fausses. Quand on a connu la vérité, avoir une opinion est de la prostitution. En renversant une idée reçue (le fait que toute chose se construit sur le passé), on peut dire que : *La civilisation humaine est née de la cuisse du futur*. L'intimité continue de l'homme avec le futur le conduit à se trouver pour la plupart du temps non pas dans le domaine du vrai et du faux mais dans celui du néant. Le futur c'est la possibilité que nous avons d'avoir commercé avec ce qui n'existe pas. C'est l'aberration de la condition humaine : son cerveau est constamment plongé dans le néant.

- 4 Je propose le terme « ailleurisme » pour exprimer l'emprise du futur sur le « ici et maintenant ». Le futur est une clé capitale pour comprendre le caractère excessif de notre civilisation, de l'homme en général. Nous exagérons. Le présent est « minimaliste », l'excès naît du futur. Et cela pour sa caractéristique d'être totalement ouvert. À l'intérieur du néant on peut mettre tout, le néant tolère tout. Cette infinité n'est pas comprise dans le passé. On ne peut pas raconter le passé de manière infinie, mais on peut l'interpréter de manière infinie. Le passé et le présent sont intolérants, car ils sont contraints par le principe de réalité. Enfin, du futur on peut dire n'importe quoi parce que, comme le dirait Freud, il n'est pas soumis au principe de réalité.
- 5 Nous attaquons ensuite une idée répandue : comme le monde va EN se complexifiant, penser c'est aller du simple au compliqué. Or c'est le contraire qui est vrai. La complexité est ce qui va sans dire, c'est l'état par défaut des choses humaines et naturelles. Penser, c'est remonter de cet état naturel vers le littéral, vers le simple. Mais on n'est jamais ancré dans le littéral. On ne peut que le visiter de manière fugitive, parce qu'on est toujours dans le figuré, l'interprétation, la métaphore, symptômes de l'activité de notre cortex qui répond aux stimuli extérieurs. On s'éloigne de la chose en soi. On plonge.
- 6 Mais il arrive qu'on soit projeté de force dans le simple : lorsqu'on est épouvanté. Avant le cortex, c'est l'amygdale qui réagit au danger selon un mode binaire : *Fight or flight*. Mais on y reste qu'une nanoseconde. Tout de suite donne-t-on un nom à cette chose en soi et on replonge dans la complexité.
- 7 « Au commencement était le verbe ». Ergo : le sujet et l'objet sont arrivés après. Le sujet n'est qu'un semi-conducteur du verbe, comme la poule qui est l'instrument de passage d'un œuf à un autre. L'objet est collé sur le verbe qui lui préexiste. Ainsi, les verbes transitifs qui ont de l'intransitivité sont d'abord intransitifs. Les neurones sont stimulés spontanément avant même qu'il y ait stimulus, ils communiquent et créent des synapses. Ils communiquent pour communiquer. Nous sommes le véhicule de nos neurones hyperactifs. L'avocat de Dmitry Karamazov pose cette question de façon cruelle : est-ce que l'amour filial dépend de l'objet, c'est-à-dire de la valeur intrinsèque du père, ou est-ce que le verbe « aimer son père » est indépendant de la valeur paternel de celui-ci ? Autrement dit, est-ce que tout père mérite ce titre, donc l'amour de son fils ? Les Beatles chantent la primauté du verbe ainsi : « Do you need anybody ? / I need somebody to love / Could it be anybody ? / I want somebody to love. » La primauté du verbe sur l'objet et le sujet est une des sources de la croissance hyperbolique des objets et des sentiments dans notre monde.
- 8 Choisir. L'embarras du choix (en anglais : *the burden of choice* – le poids du choix), Faire un choix est embarrassant par définition. Pourquoi ? Parce qu'à chaque instant on a trop d'options. Nous sommes toujours dans un carrefour. Le verbe choisir est si ancré

en nous, si primitif – être un homme civilisé c'est être submergé à tout instant à des options – que seul l'apprentissage par le corps permet de le rendre étrange (*estrangement*), On peut le dire autrement : l'embarras du choix naît de la frustration de l'impossibilité de tout choisir. Or *there is no such a thing as everything* ; « tout » est une façon de parler, tout ne l'est pas. Mais alors quels sont les choix embarrassants ? Ceux qui, après avoir fait le choix, nous laissent avec le goût amer du « J'aurais pu en faire un autre ou point sans atteindre à mon authenticité ». Un choix embarrassant est donc un choix contingent. *Vouloir, c'est ne pas pouvoir autrement*. Or dans pratiquement tous nos choix, on aurait pu faire autrement. Ou rien.

- 9 Dans la vie de tous les jours on se lève et on doit déjà choisir. Avant même d'être levés on choisit l'heure du réveil : c'est un acte de choix, pas de foi. Il y a des choix qu'on répète suffisamment pour qu'ils deviennent de faux choix. Ces faux choix sont robotisés. Quelqu'un qui a choisi d'être dentiste, il ne le choisit pas tous les jours. Le choix est le carrefour. Le choix paradigmatique est l'IDO du mariage catholique (comme il est « indissoluble », il vaut mieux le dire sérieusement... mais le divorce existe !) On peut apprendre et on peut choisir en étant des robots. Dans chaque vie, il y a plein de micro-choix. À chaque étage du vivant, il y a des choix, des options. Même à l'intérieur du monde semi-organique il y a des options. Est-ce que la molécule choisit ? Oui, mais sans avoir de sujet choisissant. On l'exprime comme ça car il n'y a pas une langue de la nature avec laquelle on peut parler de « choix » de la molécule. On parle de Dieu et de la nature avec la langue humaine et on leur attribue de choix humains. Dieu est en colère et on en parle en Littré (c'est-à-dire avec les mots qui se trouvent dans le dictionnaire), La molécule a beau choisir, elle n'a jamais produit un seul choix (option), Nous sommes des bêtes choisissantes, mais en réalité le gros de nos hésitations est entre le pareil et le même. Comment être sûrs d'un choix quand on en dispose d'une collection ?
- 10 L'étrangement : pour perturber cette robotisation, on a le choix de refuser de choisir de temps à autre, soit en jetant le dé, soit en s'abstenant. Nouvelle illustration de l'*estrangement*, inspiré du *Dice Man*, roman de Luke Rhinehart. Douze cravates sont étalées sur la table. La moitié des participants sont invités à en choisir trois, puis une, en jetant deux dés, alors que les autres les choisissent selon leur goût. Les derniers sont les embarrassés (par le choix), les premiers sont les débarrassés (du choix), C'est cela, être dans la civilisation. C'est cette évidence – ne pas avoir le choix de ne pas faire des choix – qu'il nous appartient à rendre étrange avec le jeu de dé. La vraie révolte serait le refus de choisir.
- 11 Élection. Le mot « élection » dit deux idées antinomiques dans le champ de la représentation : celle de l'exception et celle de la normalité ; c'est un homonyme oxymorique. Faute d'exceptionnel, il ne reste qu'à élire ce qu'il y a sur le marché. Ce qui fait qu'on ne choisit pas ce qu'on aime, mais une des options qui se présentent à nous. Une fois le choix fait, on entre dans la délégation afin de réaliser l'avenir, qui n'existe pas encore et qui sera possible grâce à notre concours lors de l'élection. L'élection politique est axée sur un programme, applicable dans le futur, alors que le futur est un lieu inexistant. Voter, c'est choisir entre plusieurs néants. Le choix électoral consiste en un choix pour aller vers un néant inventé par un autre qui a imaginé un lieu qui n'existe pas et qu'il s'engage à réaliser à ma place et en mon nom. Ce lieu de futur est meublé tout d'abord avec un discours où la vérité n'a pas de place, car les promesses n'ont pas de valeur de vérité.

- 12 Le futur, ce qui n'est pas, ne peut être ni vrai ni faux, mais il est un possible imaginé. L'enjeu de l'élection n'est pas la vérité, mais les possibilités de réalisation de ce que l'imagination espère. Celui qui a imaginé un néant – le candidat qui propose son programme – me le propose et, si je l'élis, il s'occupera de meubler ce néant pour que je vienne l'habiter. L'être humain vit de prospections, de néants imaginés (le futur), et ne pouvant assumer qu'un seul néant à la fois, se voit contraint de déléguer dans tous les domaines où il n'a pas le temps d'être présent ; chaque humain choisit un futur où habiter, en même temps qu'il réalise les tâches que les autres lui délèguent afin d'habiter leur futur qu'ils s'inventent. La délégation qui est une conséquence de l'invention du demain n'est pas le résultat d'une rationalisation, mais elle accroît le désordre de la société. Plus la vie devient complexe, moins de tâches sommes-nous à même d'accomplir. La délégation est mère de la complexité de la société. Les chances de réalisation de ce qu'on voudrait s'amointrissent, en même temps qu'on se trouve assiégré d'offres de délégation.
- 13 L'élection d'un dirigeant politique est chose paradoxale. On cherche quelqu'un qui nous ressemble, qui véritablement nous représente et qui fera en professionnel – que nous ne sommes pas – les tâches que nous aurions pu faire ou qu'en dilettantes. Ce délégué, à qui nous confions la responsabilité de gérer le contrat que nous avons passé avec lui, est une sorte d'idéal de moi, qui fera ce que, idéalement, j'aurais pu faire. Puis l'élection comporte aussi l'idée d'exception, le désir d'une autorité incontestable, qui contient une perfection vers laquelle tend mon cœur. Quand on vote, on est scindé entre ces deux tendances qui sont « élire » et « Élire ». Chaque électeur a quelque chose qui veut un vrai chef, qui ne nous ressemble pas du tout, très différent, l'extraordinaire qui pourtant nous représente. Cet idéal demande le mystère, possible grâce à l'opacité et qui disparaît de notre civilisation où tout se voit et tout se montre ; n'y sont plus remplies les conditions de la fantasmagorie de l'Élu. Il n'y a plus de symbole fort, tel celui de la Croix, à travers laquelle le christianisme a réussi une inversion fabuleuse en faisant un pouvoir de la faiblesse la plus inimaginable, celle d'un Dieu mis à mort et mis à mort par crucifixion.
- 14 Participation à des conférences : « Excès dans la civilisation et l'invention de demain », Centre de recherches interdisciplinaires (CRI), faculté de Médecine, Paris-Descartes ; « Tout fuit. L'excès dans la nature », faculté d'Architecture, Technion, Israël, faculté des Sciences de la vie et de Biotechnologie, Tel Chaï Institute, Israël, faculté d'Agriculture, Nourriture et Environnement, Université hébraïque de Jérusalem, Israël.

Publication

- *L'invention de demain*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

INDEX

Thèmes : Philosophie et épistémologie